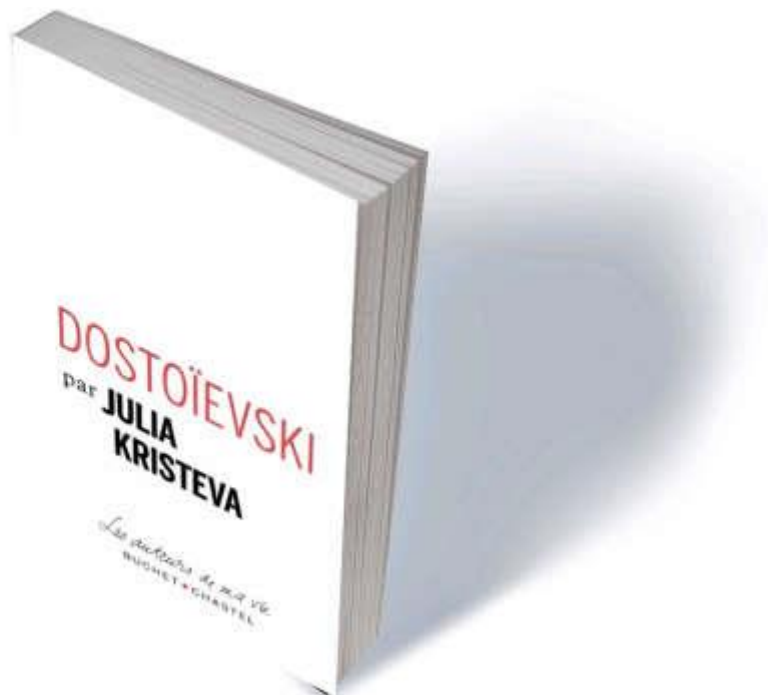


ANTHOLOGIE. « Dostoïevski », de Julia Kristeva

L'art de bâtir une anthologie suppose d'en accepter le caractère forcément incomplet et essentiellement inabouti. Certes, Julia Kristeva semble, dans ce *Dostoïevski*, s'en être fait une raison. La philosophe et linguiste sélectionne fort docilement dans sa préface quelques-uns des thèmes de l'écrivain russe qui sont aussi les siens ; cela étant fait, elle classe les extraits retenus selon le même modèle (par exemple « Le jeu », « Le double », « Enfants » et, pour finir, « Jouissance »). Et pourtant.

Tout au long du récit de son compagnonnage de soixante années avec Dostoïevski, Julia Kristeva magnifie les mécanismes d'écriture qu'elle a théorisés sa vie durant, c'est-à-dire la polyphonie et la référence intertextuelle. Soit l'insatiable réflexion sur ce qui se tapit sous les mots. Ainsi, le règne impérial des italiques astreint le lecteur à une gymnastique intellectuelle complexe. Il lui faut lire les mots dans la phrase, puis les relire encore seuls, pour, enivré, en saisir entièrement le sens.

Se compose ainsi un ouvrage foisonnant, érudit et sensible, qui brosse avec efficacité la mutation et la migration des idées dans l'Europe dostoïevskienne de la fin du XIX^e siècle, comme dans l'Europe pré et post-rideau de fer de Kristeva. Un récit pour partie autobiographique, pour partie théorique et pour partie poétique, qui endosse au fil des pages des airs de bilan, sans toutefois esquisser, à la réflexion, un point final. **Zoé Courtois**



« Dostoïevski », de Julia Kristeva, Buchet-Chastel, « Les auteurs de ma vie », 250 p., 14 €.

Le Monde, 4/3/20.